

# Ma première interview dans ELLE : Emmanuelle Béart en 1991



© Rex Features/REX/SIPA

*En 1991, Emmanuelle Béart est à l'affiche de « La Belle Noiseuse », de Jacques Rivette. A cette occasion, la jeune actrice se confie sans filtre au magazine ELLE. A l'occasion de nos 75 ans, redécouvrez sa première interview dans ELLE.*

## **EMMANUELLE BÉART, SI BELLE, SI SECRÈTE, SI STAR...**

**Elle a un visage de madone, la grâce d'un Botticelli, et (déjà) l'étoffe d'une très grande comédienne. Dans « La Belle Noiseuse », le nouveau Rivette, Emmanuelle Béart a tenté un pari difficile : jouer la plupart des scènes nues. Pari réussi. Michèle Fitoussi a levé le voile sur la jeune actrice préférée des Français.**

On attend « Manon des sources », Marie des « Enfants du désordre », Marianne de « La Belle Noiseuse »... C'est en Emmanuelle Béart qu'elle débarque au studio où nous avons rendez-vous. Cheveux châtons méchés de blond, yeux bleu Provence, taches de rousseur, chemise blanche et jean troué (le petit frère de celui de Vanessa Paradis), elle est là, telle qu'en elle-même : nature. Elle réclame un Coca-Cola, une cigarette, se juche sur un tabouret. Sacrée présence.

Mieux que belle, elle est la grâce. Une grâce qui court tout au long du long (4h) film de

Jacques Rivette, « La Belle Noiseuse » (Grand Prix du Festival de Cannes), où Emmanuelle Béart pose nue pendant plus de la moitié du temps. Eblouissante performance. De face comme de profil. On sort de là médusé. Baba. Conquis, quoi !

Car Emmanuelle Béart ne joue pas seulement le modèle académique pour peintre en mal de création (Michel Piccoli). Elle est ce modèle de chair et d'os, cette Marianne qui, plus de dix ans après que sa propre femme a posé pour son tableau inachevé, donne à Edouard Frenhofer le désir de reprendre pinceaux et toile pour enfin terminer son chef-d'œuvre. Elle est ce corps jamais obscène, toujours plus émouvant, plus harmonieux, plus rayonnant. A elle toute seule, ou presque (Piccoli, ah ! Piccoli), elle porte à bout de bras ce film ambitieux, tiré d'une nouvelle de Balzac, « Le Chef-d'œuvre inconnu », qui mêle la douleur d'aimer et la douleur de créer.

Joli chemin parcouru, de « Manon des sources » de Claude Berri aux « Enfants du désordre » de Yannick Bellon. Des films où Emmanuelle Béart a su nous déployer tout son talent. Avec « La Belle Noiseuse », elle passe définitivement de l'esquisse au portrait fini, de la toile à l'étoile.

**ELLE. Vous êtes nue tout au long de « La Belle Noiseuse ». Très belle. Très émouvante. Double performance. Celle de porter ce film et celle de jouer aussi bien, aussi juste dans une tenue, pour le moins, peu facile à assumer.**

**Emmanuelle Béart.** C'est d'abord parce que « La Belle Noiseuse » est un grand film. Je suis fière d'y avoir participé. Et puis il y a eu la présence de Rivette, il m'a beaucoup aidée. Beaucoup. Avec pudeur. C'est drôle, je m'étais toujours juré de ne jamais jouer nue au cinéma, parce que je trouve qu'il y a overdose sur la façon dont on exploite le corps de la femme. Et puis Jacques est arrivé. Il m'a annoncé : « Tu vas jouer nue. » Et ça a été passionnant d'exploiter cette nudité-là. Parce que c'est une vraie femme qui joue. Et le regard de Jacques, celui de Michel aussi, car pour moi ils sont indissociables, m'ont beaucoup aidée.

**ELLE. Vous avez dit : « Ce n'était pas à mon cul qu'on en voulait, mais à mon âme. » Tout de même. Les premiers instants n'ont pas dû être simples...**

**Emmanuelle Béart.** J'ai dit ça en boutade, à Cannes, à la conférence de presse. Mais c'est vrai que, quand on se retrouve toute nue face à la caméra, c'est très difficile. J'ai eu quelques secondes de vrai malaise. Je n'étais pas blessée, plutôt paralysée. J'avais très peur. J'étais incapable de bouger. Je n'avais plus de carapace. Et puis je me suis détendue au fur et à mesure. L'équipe était réduite et je n'ai jamais appréhendé le regard des gens sur le tournage. Petit à petit, j'ai pris un vrai plaisir physique à donner quelque chose. Mon corps est devenu actif. Bien sûr, il y a eu des moments de refus total. J'avais l'impression d'être un objet. Je voulais fuir cette image de femme-objet. Mais j'ai eu surtout envie de transformer l'image du modèle. Je voulais que ce tableau se fasse à deux. Entre cette femme et ce peintre, il y a un affrontement de deux regards. Elle le regarde et elle le provoque. Et elle ne veut plus le lâcher.

**ELLE. Comment avez-vous réagi quand vous vous êtes vue dans le film ?**

**Emmanuelle Béart.** Je n'ai pas vu les rushes. Jacques ne voulait pas et, moi, je n'aurais jamais pu continuer si on me les avait montrés. J'ai vu le film une fois, mais je n'ai pas pu me regarder. Je n'ai jamais osé le revoir, mais je sais quel grand film on a tourné. Moi, c'était

autre chose. En sortant de la projection, j'ai dit à mon agent : « Maintenant, je voudrais que le film soit muré. Comme le tableau. »

**ELLE. Vous avez dit un jour : « A 15 ans, je me sentais vieille. » Vous étiez à la fois « vieille » et pas sûre de vous ?**

**Emmanuelle Béart.** Je suis une vieille âme. (Elle rit.) Adolescente, on a peur de l'avenir, peu d'être soi aussi. Et puis j'étais si responsable. J'étais l'aînée de cinq enfants. Dans les grandes familles, l'aînée, c'est toujours quelqu'un qui est responsable. On doit savoir tenir un bébé dans ses bras sans le faire tomber, par exemple. J'ai gardé ces valeurs-là, celle de la solidarité aussi. J'ai eu une belle enfance.

**ELLE. Vos parents (le chanteur Guy Béart et le mannequin Geneviève Galéa) se sont séparés quand vous aviez 9 mois. Vous avez été élevée par votre mère. Comment se sont passés vos rapports avec eux ?**

**Emmanuelle Béart.** Différemment, parce qu'ils sont complémentaires. Ma mère, c'est quelqu'un... C'est un sacré personnage. Et mon père est tout aussi étonnant. Ils m'ont donné des structures, une morale, même si parfois c'était bordélique. Ma mère ne vit que pour s'occuper des autres. Elle a créé à Cogolin, dans le Midi, une association Réflexe Solidarité. Je viens souvent l'aider. On bosse ensemble. On voit des choses vraiment pénibles. J'ai besoin d'y aller. Ça me redonne un peu le sens des valeurs, ça me remet la tête en place. A 15 ans, je suis partie chez mon père. Puis il m'a envoyée au Canada, dans une famille qu'il connaissait. J'y suis restée quatre ans. J'ai passé mon bac. J'ai fait plein de petits boulots. Mais attention, je ne suis pas partie à l'aventure ! Mon père m'a soutenue pendant ces années-là.

**ELLE. Quels rapports avez-vous avec lui ?**

**Emmanuelle Béart.** Enfant, je le voyais très souvent. On s'est retrouvés un peu plus tard que les autres. On avait plein de choses à se dire. Très vite, on a eu ce rapport d'amour, d'amitié. On se ressemble beaucoup. On ne fait pas le même métier, mais il y a des craintes, des angoisses qui se ressemblent. On est maintenant très, très proches. Avec ma mère, on parle surtout de la vie. Et puis j'ai une grand-mère que j'adore, avec laquelle je suis très complice.

**ELLE. Enfant, vous vouliez être comédienne ?**

**Emmanuelle Béart.** Non, je voulais être majorette en Irlande, mais ma mère ne voulait pas. J'étais à la fois très timide et très drôle. Renfermée et exhibitionniste. Je me souviens d'être un soir montée sur un podium et d'avoir chanté tout le répertoire de mon père, alors que, d'ordinaire, j'étais plutôt du genre à cacher ce genre de choses. Je suis toujours comme ça : Lion-Capricorne. Deux signes vraiment contradictoires. C'est seulement à 18 ans que j'ai décidé de faire ce métier. Je suis rentrée en France et je me suis inscrite au cours de théâtre de Jean-Laurent Cochet.

**ELLE. Et là, tout s'est enchaîné ?**

**Emmanuelle Béart.** Oui et non. Pendant six mois, ça a été terrible. Je me demandais ce que je faisais là, je me disais : je n'oserai jamais monter sur une scène, m'exhiber. J'étais fascinée. Et puis après, c'est parti. Premier casting, coup de bol. Ça ne s'est plus arrêté. J'avais un

physique de jeune première et on n'était pas nombreuses sur les coups de jeune première. A un moment, j'ai eu peur d'être un produit, d'appartenir à la génération Kleenex, celle des jeunes actrices qu'on pousse trop tôt, trop haut, et qu'on jette dès qu'un film se plante. Ma chance, c'est qu'on ne m'a pas exposée. On m'a autant fait de compliments que tapé sur la tête. J'ai fait avec ce qu'on m'a donné. D'où mon envie de ralentir, parfois, d'aller voir au théâtre.

**ELLE. « Manon des sources », c'était un tournant ?**

**Emmanuelle Béart.** Le premier, vraiment. Une chance inouïe.

**ELLE. A lire certaines de vos interviews, on a parfois l'impression que vous avez un peu renié « Manon ».**

**Emmanuelle Béart.** Non, pas du tout. C'est la façon dont les gens ont parlé du rôle qui m'a fait penser que j'avais peut-être raté quelque chose. C'est un rôle revanchard, douloureux et on parlait de moi comme si j'étais une princesse aux pieds nus. Manon m'a tout donné. Sans elle, je ne serais pas là, c'est évident.

**ELLE. Qu'est-ce qui vous équilibre dans la vie de tous les jours ?**

**Emmanuelle Béart.** Le yoga. Depuis un an, j'ai appris à sentir mon corps, de façon moins douloureuse physiquement que dans le film de Rivette. Et puis la respiration. Apprendre à respirer, c'est apprendre à vivre. Ça fait énormément de bien. J'ai besoin du vide, d'éjecter toute la mauvaise énergie pour pouvoir me recharger. Et puis j'aime être chez moi, cuisiner, cirer mes meubles, lire. Malheureusement, depuis deux ans et demi, je n'y suis presque jamais. Et encore moins dans ma maison du Lubéron. Mais ça me rassure de savoir qu'elle est là, qu'il y a une maison et des pierres qui m'attendent.

**ELLE. Et... Daniel Auteuil ?**

**Emmanuelle Béart.** Ça, c'est ma vie à moi. Je n'en parle plus jamais, j'en ai trop parlé. D'ailleurs, nous faisons procès sur procès dès qu'on écrit sur nous. Tout ça depuis la fameuse photo des césars... Régulièrement, on la publie et on écrit n'importe quoi. Pour ma part, je n'ai rien à dire.

**ELLE. Vous faites des projets à long terme ? Des plans de carrière ?**

**Emmanuelle Béart.** Pas le temps. J'enchaîne film sur film. Je viens de terminer le film d'André Téchiné, « J'embrasse pas », et, le 15 octobre, je commence le tournage du film de Claude Sautet, « Un cœur en hiver », dans lequel je joue une grande violoniste. Je fais deux heures de violon tous les deux jours pour apprendre à placer ma tête, mes doigts. C'est très difficile. Par chance, j'ai l'oreille musicale. Et puis, grâce à ça, j'ai découvert la musique. C'est une fenêtre qui s'est ouverte pour moi. J'écoute Ravel, Bach, Mozart des heures entières, allongée sur mon canapé, alors qu'avant, c'était un fond sonore.

**ELLE. Rivette, Téchiné, Sautet... Votre carrière se construit très solidement. Est-ce que vous avez cédé à la tentation de la grosse tête ?**

**Emmanuelle Béart.** Grosse tête ? Je crois que non. Ma grand-mère m'a dit hier que je

devenais prétentieuse... Je vais faire attention. (Elle rit.) Par euphorie, je parle beaucoup de ce que je fais. Il y a des moments où tout est tellement bien que je pourrais le dire au monde entier. Je ne pense pas que je suis mieux que les autres. Je pense simplement que je suis devenue quelqu'un de mieux par rapport à moi-même. Et ça, j'en suis fière et heureuse.

Par ELLE, la Rédaction